

nous exploiter et de vivre d'une part de notre travail.

— Ah bah ! dit Bidois, qui prit le ton de son interlocuteur ; alors, mon vieux, c'est toi qui lui a indiqué la préparation des toiles et qui as découvert la composition du nouveau vernis.

— Il ne s'agit pas de ça ! interrompit Viou.

— C'est vrai, reprit le contre-maitre, tu ne t'occupes que des impressions, toi ; et les rouleaux gravés qui ont remplacé les anciennes planches sont le résultat de tes recherches.

— Au lieu de blaguer, fit observer Viou d'un ton bourru, il faudrait raisonner.

— Et tu l'as prouvé, mon petit, continua gravement Bidois, en faisant construire notre nouveau fourneau, sans compter le séchoir à ventilateur, les châssis mobiles et les doubles brosses.

— Comme, comme ! interrompit Viou, impatienté ; on sait que tu es l'admirateur du patron, rapport à ses drogues ! Suffit que ce soit un bourgeois, pour que tu lui trouves plus d'esprit qu'à nous autres ouvriers. Mais quand ça doit, voyons, est-ce une raison pour que la société le favorise ? S'il est plus fin et plus instruit que nous, c'est au hasard et non pas un privilège.

— Tiens, tiens, mais voilà une idée ! s'écria Bidois ; dis-moi donc un peu, Viou, pourquoi est-ce que tu gagnes plus que le petit Ralot ?

— Parce que tu as plus de force et d'adresse, que tu vas me dire ; mais, jistot, c'est pas un privilège, ça, c'est un hasard ! Et puis, dis donc, est-ce que la couturière, ta voisine, à qui tu fais les yeux en coulisse, n'est pas aussi recherchée par le petit bossu du sixième ? Faut pas te prévaloir de ton physique, au moins, et croire que tu l'emporteras pour ça sur le bossu ; le physique, mon fils, n'est que du hasard et ne crée pas ce privilège.

Tous les ouvriers se mirent à rire ; Viou tordit sa moustache en haussant les épaules.

— C'est bon, dit-il, comme s'il trouvait indigne de lui de continuer à discuter contre un pareil adversaire ; vous êtes tous des esclaves de l'ordre établi, vous ne comprenez rien aux droits imprescriptibles du travailleur.

— Minute ! s'écria Bidois vivement, nous ne nous trouvons pas assez bien couchés pour ne vouloir rien refaire au lit, mon vieux ; mais encore faut-il y mettre de la justice ; tous ces outils ne sont pas également précieux et ne se payent pas le même prix ; ainsi des hommes qui sont les outils de la fabrication ! Voudrais-tu nous faire croire que M. Lambert n'est pas un travailleur, parce qu'il ne s'occupe que de la cervelle, et qu'il ne doit pas avoir une part proportionnée à son utilité ? Songe que c'est le piston, mon cher, tandis que nous sommes seulement les rouages ; et c'est pour le piston qu'on chauffe à mort, sans lui regretter l'eau

ni la houille. Avec ça que le bourgeois nous a toujours traités comme des hommes, rendant un coup de chapeau pour un coup de casquette, que sa femme a soigné les nôtres d'amitié, qu'elle n'a jamais vu nos enfants sans les embrasser, et qu'aux moments de maladie nous l'avons toujours vue arriver avec quelque douceur. Quand on a du zing, vois-tu, tout ça vous rattache aux gens ; et pour les voir dégringoler sans crier : malheur ! faudrait pas avoir plus de cœur qu'un potiron. Tous les assistants appuyèrent le contre-maitre par un murmure approbatif qu'interrompit presque aussitôt l'arrivée d'un nouveau personnage.

Pendant l'entretien des ouvriers, un heureux concours de circonstances releva les affaires désespérées de M. Lambert. Tous s'en réjouissent pour le patron et pour eux-mêmes ; il n'y eut que Viou de blesse, surtout à cause de la facilité avec laquelle les bourgeois sortaient des plus difficiles épreuves.

— Il n'y a pas à dire, s'écriait-il ; qu'un gueux comme nous s'embourbe jusqu'au genou, il en aura bientôt pardessus la tête et tout le monde passera sans lui dire :

Dieu vous bénisse ! mais les habits noirs, c'est autre chose ! dès qu'ils sont seulement crottés jusqu'aux basques, les parents et les amis accourent en fiacre pour les tirer de gêne.

— Eh bien, vas-tu pas leur en vouloir de ce qu'ils s'aident entre eux ? dit Bidois ; de ce qu'ils tiennent à l'honneur l'un de l'autre ? Voudrait-il pas mieux en faire autant dans l'occasion ?

— Faudrait encore avoir les moyens, objecta un gros ouvrier : j'suis pas comme Viou, moi, j'en veux pas aux bourgeois de porter des paletots de castor, vu que la blouse me paraît une plus commode et qui ne peut faire de déshonneur quand elle couvre le cuir d'un honnête homme ; ce qui m'ostine, c'est ce gremlin d'argent qui fait la loi à tous les travailleurs, patrons et ouvriers.

— Pour ça d'accord reprit le contre-maitre.

— Preuve qu'il ne faudrait pas de riches ! s'écria Viou dont l'œil s'enflammait.

— M'est avis plutôt qu'il ne faudrait pas de pauvres ! fit observer le gros ouvrier, c'est pas l'opulence des autres qui me gêne, c'est ma misère.

— Et comment que tu en sortiras sans capital ? reprit Viou ; n'as-tu pas vu ce qui vient de se passer là tout à l'heure..... Bien que ce soit un bourgeois, M. Lambert n'est pas un faînéant, nous le savons, c'est pas non plus un imbécile peut-être ; et c'est pas davantage un fripon. Eh bien ! malgré tout, le manque d'argent l'avait conduit à sa perte. Qui est-ce qui l'a sauvé ? l'argent ! et ce gros mollasse de père Loulon qui n'avait jamais été à la tête que d'une plume, d'une perruque et d'une paire de lunettes, com-

ment se trouve-t-il à cette heure l'associé du patron ? Par l'argent ! Dans notre société, vois-tu, tout est là ; tu peux être un proprio à rion, si tu as de l'argent, tout est dit, tu auras le monde à ta discrétion.

— Au fait, je suis forcé de laisser dans son opinion, fit observer Bidois ; dans les affaires le fond de tout, c'est le capital.

— D'où je conclus qu'il put l'exterminer ! s'écria Viou avec une sauvage énergie. Oui, guerre au capital qui nous exploite, au capital qui nous opprime ; à bas le capital et vive le travailleur !

— Tais-toi, interrompirent plusieurs voix en même temps ; voici M. Claude.

Le vieux sculpteur sortait en effet de son atelier ; il avait entendu la fin de l'entretien entre Viou et ses compagnons.

— Il paraît qu'on cause ici économie sociale ! dit gaiement le vieillard, on fait le procès à ce scélérat de capital ?

— C'est vrai, Monsieur Claude, répliqua Bidois en souriant.

— Eh bien, à la bonne heure, reprit le vieux sculpteur ; mais quand on est juge, il faut rendre bonne justice, et, pour cela on doit d'abord connaître l'accusé. Savez-vous bien, dites-moi, les amis, ce que c'est que le capital ?

Les ouvriers se regardèrent un instant sans répondre.

— Le capital ! répéta enfin Viou avec emphase, c'est notre ennemi à tous.

— Sert pour un moment, reprit Claude avec tranquillité ; mais qui le produit ? d'où vient-il ?

— Parbleu ! dit Bidois, il vient..... de ce qu'on met de côté.

— C'est à dire de l'épargne, et sur quoi épargne-t-on ?

— Sur ce qu'on gagne en travaillant.

— D'où je conclus que le capital n'est autre chose que du travail amassé.

— C'est vrai, dirent les ouvriers avec un mouvement de tête prouvant qu'ils avaient compris.

— De sorte, continua Claude, que déclarer la guerre au capital, c'est, en définitive, déclarer la guerre au travail et à l'économie ; c'est encourager l'homme jeune à dissiper la totalité de ses gains pendant qu'il est fort et bien portant pour tomber à la charge de la société pendant la vieillesse et la maladie ; c'est ôter aux individus le sentiment de la continuité, qui est le fondement de la société elle-même, accoutumer chaque homme à ne penser qu'à soi ; c'est engager enfin l'humanité à vivre au jour le jour, consommant à mesure ce qu'elle produit sans aucune réserve pour les temps difficiles.

— Ce serait vrai, fit observer Viou, si le capital était toujours comme le dit M. Claude, le fruit du travail ; mais combien y en a-t-il qui, pour être riches, ne se donnent que la peine d'être les fils de leur mère ! Est-ce que leur fortune, à ceux-là, est aussi du travail amassé ?

— Sans aucun doute ; seulement il l'a été par un prédécesseur.